



Tarnation

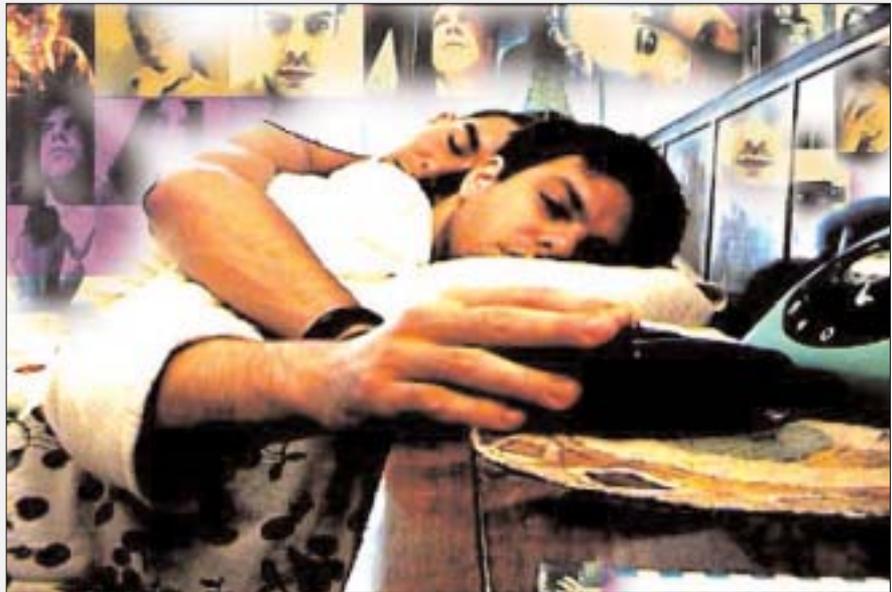
de Jonathan Caouette

Fiche technique

USA - 2003 - 1h28

Réalisation, scénario & montage :
Jonathan Caouette

Interprètes :
Jonathan Caouette
(Jonathan)
Renée LeBlanc
(Renée)
David Sanin Paz
(David)
Rosemary Davis
(Rosemary)
Adolph Davis
(Adolph)



Résumé

Tarnation est l'autoportrait psychédélique de Jonathan Caouette, 31 ans, qui, dès l'âge de 11 ans, décide de filmer la chronique chaotique de son enfance dans une famille texane. A partir d'instantanés et de films d'amateur, ce carnet intime décrit la relation qui se noue avec sa mère, Renée, dont un traitement d'électrochocs a gravement altéré la personnalité. Tandis qu'elle passe le plus clair de son temps en hôpital psychiatrique, Jonathan grandit dans des foyers et chez ses grands-parents. Il tente d'exorciser ses traumatismes via son journal intime en super 8 et vidéo. Nous suivons Jonathan au cours de deux décennies, souffrant progressivement de trouble de dépersonnalisation. Il filme la dureté de son existence, se passionne pour le cinéma underground, la comédie musicale et la culture gay. Devenu adulte, Jonathan émigre à New York où il trouve sécurité et affection auprès de son ami David. Lorsque Renée subit une overdose de lithium, Jonathan retourne à la maison de son enfance, pour soutenir sa mère. Le passé remonte à la surface.

Critique

C'est le wonder-boy de Cannes 2004. Il y a un an, il était encore veilleur de nuit dans un hôtel new-yorkais. Aujourd'hui, sur la Croisette, journalistes et producteurs s'arrachent le réalisateur de la bombe Tarnation, parrainée par Gus Van Sant. Comment Jonathan a-t-il pu réaliser une autofiction aussi crue sans qu'on ne soit jamais embarrassé ? Ne pas compter sur lui pour donner une réponse théorique. Il préfère se réfugier derrière les vertus cathartiques de l'expérience: "Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que ce film est avant tout une lettre d'amour à ma mère. Et même à toute ma famille, moi compris." On n'a pourtant jamais vu un film pareil, ne serait-ce que pour de pures raisons historiques. Jonathan est né il y a trente et un ans, et a grandi à une époque où se démocratisaient toutes sortes de caméras, du Super-8 à la DV, supports qu'on retrouve tous dans ses images. Et il a entièrement monté chez lui sur son ordinateur un film dont la légende veut qu'il n'ait coûté qu'une poignée de dollars. "La fabrication du film ressemble à un conte de fées, et

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

pourant tout est vrai", s'excuse-t-il presque. Tout est vrai ? Certains ont émis l'hypothèse que le diabolique roman familial révélé par le film soit une pure fiction. "Des cyniques, sourit Jonathan en haussant les épaules. Le plus important, c'est que mon aventure inspire des gens qui pensent ne pas avoir les moyens de faire un film."

*Le inrockuptibles / mai-juin 2004
Cannes 2004*

l'écran d'expériences comme la mienne, ou comme celle montrée dans *Capturing the Friedmans*. Les gens filment leur intimité pour garder le fil, s'interroger sur eux-mêmes, et ils y trouveront parfois une nouvelle manière de raconter des histoires et d'aborder le cinéma.» (...)

Laurent Rigoulet
Télérama : mai / Cannes 2004

(...) On s'en doutait avant le rendez-vous : pour parler avec Jonathan Caouette, il faut accepter d'être filmé. Le cinéaste new-yorkais, chaperonné par Gus Van Sant, ne perd pas une miette de sa première apparition cannoise. Une minicaméra épie chacun de ses gestes, enregistre la moindre de ses conversations. En 2004, ça peut paraître banal, mais il fait ça depuis vingt ans. *Tarnation*, son premier long métrage, est entièrement constitué des archives familiales qu'il tourne avec un narcissisme maniaque depuis la préadolescence. «J'avais l'impression que la caméra était comme une arme ou un bouclier, dit-il, une manière de garder le contrôle sur ce que je traversais. Si personne ne m'avait encouragé à en faire un véritable film et à le montrer, j'aurais pu continuer longtemps comme ça...» Il partage à présent ses secrets de famille avec le public des festivals et vit ça comme une expérience cathartique. Il faut dire que *Tarnation* pèse son poids de drames et de névroses. La mère de Jonathan, précoce reine de beauté, a basculé dans la folie douce et a dérivé d'un hôpital psychiatrique à l'autre (une centaine à ce jour). Le père a vite pris la tangente et le jeune Jonathan a connu quelques expériences traumatiques en famille d'accueil, avant d'être élevé par ses grands-parents et de filmer, façon psy-show flamboyant, son adolescence perturbée. «On verra de plus en plus à

(...) *Tarnation*, à la fois remontée du fleuve natal vers sa source rouge et autoportrait de l'artiste en mille morceaux, est une sorte de chef-d'œuvre mineur, journal intime dilacéré et scotché en lambeaux d'expérimentations explosives. Le film rejoint ainsi pour nous les obsessions de Montaigne sur la peinture de soi : ce qui ne cesse de se décrire et de se manquer à l'infini. L'individu découvre qu'il n'est nulle stabilité ici-bas et qu'il faut rendre compte du branle incessant de ce moi «tout meurtri et tout écorché» que l'œuvre simultanément contient et construit par emprunts, digressions, montage. «Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait», phrase fameuse des "*Essais*", que Caouette réapprend et réinvente à sa façon, arc-bouté tel un beau diable sur son ordinateur.

Au début, il y a Renée Caouette, mère de Jonathan. Elle vient de faire une overdose de lithium et risque la mort. On apprend vite que cette femme fut splendide dans sa jeunesse et soumise avant ses 20 ans aux électrochocs pour des désordres de la personnalité. Après deux ans de ce régime, elle est méconnaissable, délire, se croit en proie à un complot gouvernemental, raconte qu'à sa naissance elle était hermaphrodite, avait plusieurs tétons, dit avoir été séquestrée, battue et sexuellement abusée par ses parents. Son mari prend la fuite, ses parents, Adolph et Rosemary, récupèrent le bébé Jonathan et l'élèvent

dans la banlieue de Houston, tandis que Renée passe le plus clair de son temps en hôpital psychiatrique. Dès ses 10 ans, Jonathan tente de garder la tête hors de l'eau et se met à se filmer dans des pastiches de fictions fantastiques, des comédies musicales, et à mettre en scène ses grands-parents. A l'adolescence, il sort dans des boîtes homo, s'entiche de la culture rock underground, fait les quatre cents coups, tente de se suicider à maintes reprises. Il signe avec ses potes ses premiers courts métrages : la Cheville brisée, la Sale Pute, Garçons de salive et de sang... D'une mode à l'autre, new-wave, punk, grunge, il ne se ressemble pas : "*je est un autre*" et cet autre n'a pas de nom, que des looks, des attitudes, des passions d'icônes ruiselantes de morgue et de jeunesse.

Il n'arrêtera plus d'accumuler, au jour le jour, les archives de son existence bousculée, collection de films super-8, VHS, enregistrements audio, clips, extraits d'émissions de télé, de bandes-son de films, photos, messages de répondeur téléphonique. Une énorme banque de données de 160 heures fournit ainsi le matériau de base sur lequel le cinéaste se met au travail en utilisant les ressources du logiciel iMovie : coupés-collés de sources visuelles et sonores, ajouts de filtres de couleur, bancs-titres... Il présentera une version de deux heures et demie au MIXFilm Festival de New York puis une version remaniée à Sundance. La critique applaudit «un tournoyant vortex digital à travers l'existence gothique de Jonathan Caouette», selon Gavin Smith dans *-Film Comment-*. *Tarnation* révèle la puissance créative de l'individu dès lors qu'il doit en passer par le sortilège des reflets et des doubles pour avancer. C'est alors Caouette, 11 ans, déguisé en jeune femme violente, pleurant, racontant en se tortillant les cheveux comment son mari l'a battue, l'avortant d'un coup de poing dans le ventre. C'est le même, plus tard, jouant sur scène

avec des collègues de folie furieuse un remake de Blue Velvet ou obligeant sa grand-mère, à l'article de la mort, à porter une perruque afin de ressembler à Bette Davis. Mais la sidération le dispute ici à la stase pensive quand on assiste, via le travail flashant sur les images, au lent sursaut d'une intelligence qui, au bord de l'abîme, se ressaisit avant la chute et trouve son point d'équilibre. Cet «essai de soi-même» autoproduit (218 dollars TTC) invite implicitement chacun à se considérer avec la même cruelle indulgence.

Didier Péron
Libération : Cannes 2004

Entretiens

Vous tournez des vidéos d'amateur, des documentaires depuis l'âge de 11 ans. Comment vous êtes-vous mis à vous servir d'une caméra comme, selon vous, d'un bouclier ?

Filmer n'a jamais été seulement pour m'amuser. C'était un mécanisme de défense. C'était une question de vie ou de mort. Il fallait me défendre contre mon environnement et me dissocier des horreurs qui m'entouraient. Il est certain que le cinéma m'a sauvé la vie. Si je ne devais pas manger ou dormir, je travaillerais sur des films jour et nuit. Dans le métro pour me rendre à Manhattan, mes écouteurs sur les oreilles, je vois, gravées sur chaque visage, des épopées mythologiques.

Vous n'avez pas fait d'études de cinéma, mais il est clair que vous avez vu beaucoup de films. D'où vous vient cet intérêt ?

J'ai toujours souhaité devenir cinéaste ! Même à 4 ou 5 ans, je filais derrière la maison pour échapper à tous les adultes. Je disais : «Je suis en train de faire un film», et je récitais un scénario

improvisé. Vers 7, 10 ans, je me chantais des chansons. Parfois, je faisais semblant d'être un des personnages de mes films. J'y incorporais des gens de ma banlieue qui ne me connaissaient pas, et qui faisaient partie, à leur insu, des films que j'imaginai.

Il y a eu une période de mon enfance, avant l'invasion du magnétoscope, durant laquelle j'allais au ciné avec mon grand-père et j'enregistrais le son sur des cassettes. A la maison, avec un tas de marqueurs, je dessinais sur un brouillon le film image par image ; entre autres The wiz, L'exorciste 1 et 2, et Phantasm.

J'ai même eu un ciné-club chez mes grands-parents. Quatre rangs de sièges et une vraie cabine de projection installés dans notre grenier. Je projetais de grands classiques en 16 mm comme Les 5 000 doigts du Dr T. et Phantom of Paradise dont j'empruntais les copies à la bibliothèque de Houston. Je projetais aussi le catalogue de mes films super-8. Ensuite j'ai assez économisé pour acheter un de ces dinosaures de projecteurs vidéo avec les trois grosses lumières, afin de visionner mes cassettes Beta et VHS.

Comment votre mère Renée a-t-elle réagi en voyant Tarnation ?

Renée adore le film. Elle est heureuse que son histoire soit connue. Renée n'est pas schizophrène. Le diagnostic est : désordre bipolaire aigu et désordre schizo-affectif, dans lequel la cyclothymie recouvre la schizophrénie. Autrement dit, Renée a des symptômes maniaco dépressifs, mais elle n'est pas schizophrène à proprement parler. Elle a survécu et surmonté des épreuves psychologiques épouvantables. Son mal, encore présent, entre en phase de rémission. En ce moment, Renée est heureuse. Notre relation progresse chaque jour. Malgré le chaos de la vie, nos liens n'ont jamais été si forts. D'ailleurs, dans ma famille, il y a de l'amour en chacun de nous. Même si

nous avons connu le chaos, la folie, et la maltraitance émotionnelle, je n'ai jamais douté que nous nous aimions.

Y a-t-il eu des personnes en particulier qui vous aient guidé dans la bonne direction ?

A l'âge de 12 ans, je me suis inscrit à la *Big Brothers Big Sisters Association of America* et j'ai eu la chance d'avoir pour parrain Jeff Millar, le critique de films du *Houston Chronicle*. Comme j'étais super cinéophile, pendant quatre ans, Jeff m'invitait aux projections en avant-première des films dont il devait faire la critique comme *Moonstruck* ou *Au revoir les enfants*. Après, on allait dîner et on analysait le film ensemble. On avait des conversations très poussées à la manière de Siskel et Ebert. J'ai eu beaucoup de chance de trouver un adulte qui prenne au sérieux ma passion du cinéma.

Quels documentaires vous ont influencé et que pensez-vous de l'évolution du genre ?

Parmi mes préférés : *Hell House* (George Ratliff, 2001), *Brother's Keeper* (Joe Berlinger & Bruce Sinofsky, 1992), *Streetwise* (Martin Bell, 1984), *Koyaanisqatsi* (Godfrey Reggio, 1983), *Grey gardens* (Frères Maysles, 1975), *Crumb* (Terry Zwigoff, 1994), *Woodstock* (Michael Wadleigh, 1970) et *Roger & me* (Michael Moore, 1989).

Je crois que grâce à la prolifération de technologies peu coûteuses et faciles d'emploi, il va y avoir une révolution dans la manière de faire, de voir et d'apprécier le cinéma. Je crois que des personnes et des sujets jamais exploités à ce jour seront étudiés par des cinéastes. J'ai vu récemment un documentaire merveilleux sur la grande actrice africaine-américaine Beah Richards. C'était tourné en vidéo par une autre actrice que Beah avait rencontrée sur un plateau de télévision. Ce documentaire filmant avec sensibilité l'intimité de leur

amitié était formidable. J'aime beaucoup l'idée que n'importe qui puisse prendre une caméra pas chère et un logiciel de montage afin de raconter son histoire.

Il y a une couleur My own private Idaho dans Tarnation. Le connaissez-vous avant de commencer Tarnation ?

J'ai découvert le travail de Gus Van Sant avec My own private Idaho. J'étais fasciné par le fait que quelqu'un se soit penché sur cette jeune culture gay des rues dont, en fait, je faisais partie.

J'avais 16 ans quand le film est sorti et c'était une période de ma vie où je pensais être le seul à connaître ce genre de garçons. Voir ces très beaux ados à problèmes qui se trouvaient être homo, mais sans que ce soit au cœur de leur identité, me parlait énormément. Les films de Gus me touchent de manière intime. Je ne le connaissais pas avant Tarnation. Ce sont John Cameron Mitchell et Stephen Winter qui ont apporté mon film à Gus Van Sant. Quand ils ont signé leur contrat de producteurs exécutifs, c'était le plus beau jour de ma vie.

Pouvez-vous parler de votre expérience de la dépersonnalisation ?

La dépersonnalisation, c'est comme devoir constamment s'accommoder avec des verres de lunettes mal adaptés. Me fixer dans l'instant me prend une insaisissable énergie mentale. Je me demande si ce qui m'arrive est réel ou rêvé. Par ailleurs, j'adore tout ce que je vis ainsi que les gens qui m'entourent.

Tarnation a reçu un accueil très positif. Quelle est votre réaction ?

Je trouve cet accueil miraculeux quand on pense à ce que j'ai vécu. Parmi le public de Sundance, plusieurs personnes sont venues vers moi sans dire un mot et m'ont pris dans leurs bras. Il est rare de voir les gens se connecter à un film aussi viscéralement. Des gens m'ont raconté leurs histoires personnelles de

maladies mentales ou de dépression, et ont partagé avec moi l'expérience de la survie. Je suis heureux que mon histoire soit entendue. Je veux aussi que l'on comprenne les malades mentaux et que l'on ait de l'empathie pour eux.

Jonathan Caouette, 2004
<http://tarnation.free.fr>

Le réalisateur

Jonathan Caouette fait des films depuis l'âge de 8 ans. Parmi ses courts-métrages, citons The Ankle Slasher (1987), The Techniques and Science of Eva (1988), Pig Nymph (1990), The Hospital (2001), et Fame (2002). Comme acteur local, on a pu voir Jonathan en Jean-Baptiste schizophrène dans *Salomé*, en Judas gay dans *Jesus Christ Superstar*, et à la fois en Jean-Baptiste et Judas dans *Godspell*. Il a fait partie de la tournée européenne du *Rocky Horror Show*, et il est apparu dans huit films publicitaires, onze spots MTV et 17 films d'étudiants. Jonathan vit à New York, dans le Queens, avec son compagnon David Sanin Paz et sa mère, Renée LeBlanc.

<http://tarnation.free.fr>

Filmographie

courts métrages
La Cheville brisée
La Sale Pute
Garçons de salive et de sang
The Ankle Slasher 1987
The techniques and science of Eva 1988
Pig Nymph 1990
The Hospital 2001
Fame 2002

long métrage
Tarnation 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du Cinéma n°591
Positif n°522

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com